

s'agit de réduire pour atteindre l'essence, « *diminuer en quantité pour augmenter en intensité* » (p.18).

Dans son premier chapitre (« Épuiser jusqu'au rien »), Isabelle Ost explique que le vide est un « *point névralgique* » (p.25), en ce sens qu'il imprime un mouvement et constitue dans le même temps l'écueil principal de la représentation. Paradoxalement, les mots sont l'outil employé à des fins d'assèchement des mots : « *Il faut donc que la création du vide, le vide en acte, soutenu par le point du "presque rien", soit en même temps constamment relancé par ce point même — visée et moteur à la fois du processus.* » (p.60-1). Par conséquent, la fin est infiniment différée et le sujet se situe toujours « *au bord de la disparition* » (p.68), car il subsiste bien un reste irréductible : « *[...] il reste toujours, pour enrayer et relancer à la fois l'"empirage", un fragment de ruine ou un rai de clarté, un geste microscopique, un souffle [...].* » (p.74). Ce processus d'"empirage" illimité rehausse la tension générée par l'entre-deux : l'interstice ou intervalle est précisément le lieu d'exercice de la tension.

Isabelle Ost distingue ensuite la notion de désir — par essence inassouvi, révélateur de l'absence de sujet — de celle du manque, appelé à être satisfait, témoignant de l'absence d'objet à combler. Dans cette optique, l'angoisse découlerait davantage de l'excès que du manque, car l'objet du désir précède le sujet, motive sa poussée désirante. Estragon constate : « *Ce n'est pas le vide qui manque.* » (G, 92).

Dans le deuxième chapitre (« L'un — le moi. Trouer la représentation »), l'auteur s'attache à analyser la figure de l'écart, dans la pensée de Beckett et Deleuze. Entre déconstruction et reconstruction, décréation et recréation, défiguration et refiguration, le texte est soumis à un mouvement incessant, qui n'épuise jamais totalement et / ou définitivement la matière. La temporalité fait également l'objet d'un geste de creusement, si bien que « *le texte, l'hic et nunc du récit, vient occuper l'entre-deux — l'écart, la faille entre deux ailleurs impossibles* » (p.133). De ce fait, le langage se met à « *tourne[r] à vide* » (p.140), comme dans *Quoi où* de Beckett, où la révélation attendue ne se produit jamais, engendrant ainsi une répétition de la question, relançant indéfiniment le processus d'épuisement. Ce qui importe ici, c'est bien le mouvement induit par la question en devenir. Selon Deleuze, « *le désir n'est pas confiné au manque (d'un objet), il est au contraire le moteur d'une production* » (p.165).

Dans son troisième chapitre (« Le deux — le sujet. Démultiplier les voix »), Isabelle Ost poursuit son étude par l'examen attentif de la relation du sujet à l'autre, car l'ontologie est nécessairement posée, chez Beckett comme chez Deleuze, dans son rapport à l'altérité : « *Ainsi le moi n'existe que traversé par l'altérité ; et l'Autre est la voix qui fait du "je" un "tu", fait du moi l'autre de lui-même.* » (p.186). Dans les textes beckettien, les nombreux cas d'absence — ou d'occultation — de la première personne,